

ANNUAIRE FRANÇAIS
DE
RELATIONS
INTERNATIONALES

2019

Volume XX

**PUBLICATION COURONNÉE PAR
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)



Université Panthéon-Assas
Centre Thucydide

CHATEAUBRIAND ET LA QUESTION D'ORIENT

UN INTELLECTUEL ENGAGÉ AVANT LA LETTRE

PAR

HENRY ZIPPER DE FABIANI (*)(**)

La cause de l'indépendance grecque mobilisa divers soutiens en Europe, notamment en France, parmi lesquels Chateaubriand. Elle occupa effectivement l'écrivain, comme diplomate, surtout comme ambassadeur à Rome, et comme homme politique, mais aussi comme publiciste. A l'automne 1828, quand Chateaubriand prit ses fonctions d'ambassadeur à Rome, le succès de l'intervention militaire française dans le Péloponnèse – « l'expédition de Morée » – était d'ores et déjà acquis. Comment en tirer le meilleur parti ? Le ministre des Affaires étrangères lui demanda un « Mémoire sur les affaires d'Orient ».

A ce moment sensible, l'appréciation de l'ancien ministre des Affaires étrangères (1822-1824), précédemment ambassadeur à Londres (1822) puis membre de la délégation française au Congrès de Vérone (octobre-novembre 1822), est d'importance : d'abord en raison de la relation personnelle qu'il avait nouée avec le tsar Alexandre, l'un des principaux protagonistes dans les affaires en question (1) , mais aussi compte tenu de la *Note sur la Grèce* et de l'engagement philhellène de l'écrivain ; enfin, en considération de sa connaissance de l'Orient, dont témoignait l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, une relation de voyage soigneusement documentée et, déjà, nourrie de réflexions historiques et politiques – d'où une autorité consacrée par ses succès littéraires.

Au risque d'un anachronisme, on peut considérer que c'est autant l'intellectuel engagé que le diplomate qui est consulté : *Le Génie du Christianisme*, *Les Martyrs*, *Les Aventures du dernier Abencérage* et même *La*

(*) Ancien ambassadeur, conseiller à L'Œuvre d'Orient.

(**) Cette communication s'inscrit dans le cadre des commémorations du deux cent-cinquantième de la naissance de Chateaubriand (1768-1848), dont le dernier épisode prit place à Rome les 4-6 octobre 2018, dans le cadre d'un colloque organisé avec l'Université Roma Tre, sur le thème « Chateaubriand, Rome et l'Europe ». Les communications sont publiées dans le *Bulletin*, n°61, 2019, de la Société Chateaubriand, dans un format plus compact s'agissant du thème traité ici.

(1) Dont le ministre La Ferronnays, ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg, est bien conscient, comme l'illustre leur correspondance d'alors.

Vie de Rancé recèlent des allusions à l'Orient qui ne sont jamais purement littéraires, quand bien même le périple qui, en 1806-1807, le conduisit en Grèce, en Asie mineure, à Jérusalem, au Caire, à Tunis, ne visait, disait-il, qu'à « *glaner des impressions et des images nécessaires à sa composition* ».

Aujourd'hui, plus de deux siècles après, la perception par l'écrivain des confins orientaux de l'Europe et du pourtour méditerranéen, son analyse et ses recommandations intéressent non seulement ceux qui étudient son œuvre, dont tant d'aspects touchent à l'Orient, quelle qu'en soit l'acception et à quelque époque que ce soit, mais aussi ceux qui cherchent à mieux connaître la généalogie intellectuelle et sensible de l'univers actuel de la géopolitique du Proche-Orient, qui ne laisse de nous préoccuper.

De fait, évoquer cet Orient en rapport à l'époque où vivait Chateaubriand requiert une mise en perspective, si on ne veut pas courir le risque d'être « désorienté »... En effet, cette vaste question a largement changé de contenu, de nature, de portée, sous ses aspects politiques et diplomatiques, mais aussi sous ses angles démographiques, culturels, religieux. Elle s'inscrit aussi différemment dans notre sensibilité. Avant de commenter le *Mémoire sur l'Orient*, il paraît ainsi nécessaire de replacer dans leur contexte ce que signifiaient les « affaires d'Orient » à l'époque de Chateaubriand, d'examiner ensuite comment l'Orient, pour Chateaubriand, s'inscrit dans un parcours historique et spatial d'écrivain-voyageur-diplomate-historien dont les positions politiques viennent en contrepoint de la composition littéraire et d'analyser les positions du ministre ou de l'ambassadeur, notamment dans le mémoire en question et compte tenu de son engagement philhellène.

LA QUESTION D'ORIENT A L'EPOQUE DE CHATEAUBRIAND

« Question d'Orient », « Affaires d'Orient », qu'était donc cet « Orient » au moment où, en 1806, Chateaubriand entreprit son périple « *de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* », puis, une vingtaine d'années plus tard, quand il écrivit à Rome le *Mémoire* commandé par son ministre ? Quelles perceptions en avait-on en Europe, mais aussi comment y concevait-on les relations avec cet « Orient » et quelles variations ces questions ont-elles connues au cours de la longue existence du grand écrivain (1768-1848) ?

En 1806, l'expédition d'Égypte (1798-1799) est encore très présente dans les esprits, *a fortiori* pour un écrivain qui avait trente ans à cette époque. Il avait d'ailleurs pu brièvement s'en entretenir avec le Premier Consul peu après les événements (2). Surtout, historiographe à sa manière de l'aventure napoléonienne, l'écrivain lui consacre six livres des *Mémoires d'outre-tombe* (3), dont une trentaine de pages aux campagnes d'Égypte et

(2) François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe, précédés de Mémoires de ma vie* (désormais *MOT* dans ces notes), édition critique par Jean-Claude Berchet, t. I et II, Classiques Garnier, Paris, 2008, ici t. I, livre XIV, chap. 4, p. 673 : le véritable sujet de ce monologue est la religion plus que l'Égypte, simple prétexte pour le Premier Consul qui s'adresse à l'auteur du *Génie du christianisme*.

(3) *Ibid.*, t. I, livre XIX, chap. 13, jusqu'au livre XXIV.

de Syrie (4) : « *Les Directeurs [...] favorisèrent la passion qu'il montrait pour une expédition dans l'Orient. Il disait : '[...] Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient ; je n'ai déjà plus de gloire : cette petite Europe n'en fournit pas assez. [...] Il ne demandait que six ans pour aller aux Indes et pour en revenir. [...] On assemblait les troupes qui devaient composer l'armée d'Égypte. [...] Cette aventure d'Égypte change à la fois la fortune et le génie de Napoléon, en surdorant ce génie déjà trop éclatant, d'un rayon du soleil qui frappa la colonne de nuée et de feu [...]. Il monte sur le vaisseau amiral l'Orient. [...] De la mer de Sicile, Napoléon aperçut le sommet des Apennins ; il dit : 'Je ne puis voir sans émotion la terre d'Italie ; voilà l'Orient, j'y vais'. [...] Aboukir ; l'armée d'Orient est séparée de l'Europe* ». Au préalable, Chateaubriand avait déjà esquissé un autre type de relation entre Bonaparte et l'Orient : « *L'idée de l'émigration abandonnée, Bonaparte se tourna vers l'Orient, doublement congénital à sa nature par le despotisme et l'éclat. Il s'occupa d'un mémoire pour offrir son épée au Grand Seigneur* » (5).

Bien au-delà de ces variations sur la place de l'Orient dans la trajectoire de l'Aigle, la campagne d'Égypte reste durablement un des déterminants de la *Question d'Orient*, car elle infléchit les rapports de forces sur le pourtour méditerranéen, en dramatisant la confrontation des maîtres de l'Empire ottoman aux défis de la modernité – alors européenne. Elle exacerbe également les rivalités au sein même de ce vaste édifice, principalement entre Istanbul et Le Caire, et en étend par implication le théâtre jusqu'à l'Inde et l'Asie centrale – même si Chateaubriand tient pour peu les rêves alexandrins de Bonaparte conquérant entre Europe et Asie.

En 1806-1807, l'Empire napoléonien est à son apogée face aux ensembles russe et ottoman. Le Saint Empire romain germanique est dissous. Le Blocus continental exacerbe l'antagonisme avec la Grande-Bretagne, puissance maritime par excellence, et la diplomatie française s'adapte à ses contraintes (6). La Serbie est la première nation chrétienne des Balkans à se rebeller, dans une indifférence quasi générale. A peine l'écrivain rentré d'Orient, le Traité de Tilsit marque un spectaculaire retournement d'alliances. Entre-temps, Napoléon avait reçu une ambassade venue de Perse, d'un Orient plus lointain, écho à l'importance des enjeux touchant aux routes d'accès à l'Inde. Grâce au renouveau de l'historiographie la

(4) Car c'est aussi cela, la « campagne d'Égypte », une expédition qui touche également à la Syrie *latu sensu*, y compris à la Palestine, comme le rappelle le fameux siège de Saint-Jean-d'Acre.

(5) *MOT*, t. I, livre XIX, chap. 9, p. 884.

(6) C'est ainsi qu'est nommé un consul de France en Bosnie – épisode qui inspirera à Ivo Andrić, seul prix Nobel de littérature de l'ancienne Yougoslavie, la *Chronique de Travnik* –, épisode commémoré en 2006, avec son prolongement littéraire, par l'auteur de ces lignes, alors ambassadeur à Sarajevo, avec la publication d'un ouvrage collectif, historique et littéraire : Slobodan SOJAK (dir.), *Le Consulat de France en Bosnie (1806-2006)* et la *Chronique de Travnik* d'Ivo Andrić, préface de Jean Tulard, Sarajevo, 2006, SCAC de l'ambassade, avec le concours de la Fondation Napoléon.

Question d'Orient est aujourd'hui davantage conçue comme une facette de ce qu'on a appelé plus tard le « Grand Jeu » (7).

Singulière coïncidence, c'est en 1768, quand naquit Chateaubriand, qu'éclata la première guerre russo-ottomane, conclue en 1774 par le Traité de Küçük Kaïnardji, souvent considéré comme l'acte fondateur de la *Question d'Orient* : la Russie prit le contrôle de la Crimée, assura une emprise sur les territoires danubiens et, surtout, accéda aux mers chaudes. Cela avait été le premier recul significatif de la Porte après l'échec du siège de Vienne en 1683, suivi du Traité de Karlowitz (1699), c'est-à-dire du début de son reflux d'Europe et de l'amorce du démantèlement des provinces européennes de l'Empire.

De son côté, la France entretenait un réseau de relations avec les « Echelles du Levant » grâce aux relations nouées avec la Sublime Porte, depuis les Capitulations signées au XVI^e siècle par François I^{er} avec Soliman le Magnifique. Il en résultait une protection sur des communautés chrétiennes, lesquelles n'étaient pas encore perçues comme des « minorités » puisque, au total, elles constituaient encore la majorité de la population de l'Empire ottoman – atteignant parfois, comme en Grèce, 90% de celle-ci. Chateaubriand a aussi pu constater qu'après la « Réaction tridentine », beaucoup d'églises étaient partiellement revenues dans le giron romain. Cependant, l'écrivain ne partageait pas les préjugés encore vivaces qui, alors, affectaient la perception des Chrétiens d'Orient en Europe, considérés surtout comme « schismatiques » (8).

Chateaubriand salua aussi la conquête de l'Algérie, nouvelle étape dans la politique méditerranéenne de la France en quelque sorte initiée par lui-même avec l'intervention en Espagne (1823). En la portant au crédit de la Restauration, l'écrivain se félicita du déploiement de l'étendard blanc – belle réminiscence pour lui des Croisades et de Saint Louis (9). Certes, la notion même de « libération » d'un peuple opprimé affleure dans cette évocation, comme un écho à l'expédition d'Égypte un tiers de siècle plus tôt, sur la base d'une affirmation tout aussi chimérique. Espagne, Morée, Alger : le fait est que, par touches successives, la France de la Restauration s'émancipe progressivement du carcan imposé par le Congrès de Vienne.

Plus généralement, l'Orient parcouru par Chateaubriand est encore peu fréquenté par les pèlerins et très peu investi par les congrégations qui vont

(7) Jacques FRÉMEAUX, *La Question d'Orient*, Fayard, Paris, 2014 ; Henry LAURENS, *Les Crises d'Orient (1768-1914)*, Fayard, Paris, 2017, et *La Question de la Palestine*, t. I, *L'Invention de la Terre sainte*, Fayard, Paris, 1999 ; et d'autres historiens de l'école française, dont Anne-Laure DUPONT / Catherine MAYER-JAOUEN / Chantal VERDEIL, *Histoire du Moyen-Orient du XIX^e siècle à nos jours*, Armand Colin, Paris, 2016. Tous évoquent le rôle de Chateaubriand dans la perception de l'Orient de son époque.

(8) Cf. Guy BERGER, « Chateaubriand et le christianisme oriental », *Bulletin de l'Association Chateaubriand*, 2010, pp. 27-44.

(9) *MOT*, t. II, livre XXXI, chap. 6, pp. 363-364.

ensuite y affluer (10). C'est avec la crise de 1840-1841 que s'expriment les premières marques d'intérêt anglaises puis françaises envers la Palestine et Jérusalem (11). Le patriarcat latin de Jérusalem est restauré dans un contexte de vive concurrence entre Catholiques romains, Orthodoxes et Protestants, notamment des millénaristes anglicans.

Le percement du canal de Suez en 1854 eut un impact plus considérable qu'un conflit armé. La géopolitique de toute la région jusqu'en Inde et au-delà s'en trouva bouleversée, tout comme les dimensions de la compétition anglo-russe – le « Grand Jeu », qui est l'autre face de la *Question d'Orient*. Depuis les projets esquissés par Choiseul au XVIII^e siècle, l'Égypte occupait déjà une place de choix dans les réflexions stratégiques françaises. Bonaparte avait tenté d'aller plus loin. Visionnaire, Chateaubriand pressentit de tels développements, y compris le percement de l'isthme de Suez, qu'il n'imagina toutefois que postérieur à celui de Panama (12).

La guerre de Crimée (1853-1856 (13)) puis l'expédition française en Syrie (1860-1861) marquèrent un nouveau tournant. Même si l'intérêt direct de la France pour cette dernière remonte à l'expédition d'Égypte, ses liens « historiques » avec le Liban, qui apparaissent aujourd'hui d'une évidence indiscutable, ne se sont véritablement noués qu'après la mort de Chateaubriand. L'exacerbation, alors, de la compétition avec la Russie pour la protection des Chrétiens d'Orient tranche avec le relatif détachement de l'écrivain sur ce point.

A l'issue de la Première Guerre mondiale, les traités de Sèvres puis de Lausanne tentent de régler l'imbroglio découlant du démantèlement de l'Empire ottoman. Parallèlement, les Accords Sykes-Picot et les mandats de la France et du Royaume-Uni ont refaçonné les perceptions réciproques entre Europe et Proche-Orient, les frontières d'aujourd'hui remplaçant les découpages intérieurs connus par Chateaubriand. Syrie, Liban, Jordanie, Turquie avaient alors un sens plus géographique que politique. La « renaissance arabe », *Nahda*, bien plus tard au XIX^e siècle, avait déjà facilité une réappropriation territoriale et identitaire encore très embryonnaire au moment de l'*Itinéraire*.

Aujourd'hui, la *Question d'Orient* a disparu de notre vocabulaire, qui ne connaît que la « crise » du Moyen-Orient ou le « conflit » israélo-arabe puis israélo-palestinien. La création de l'État d'Israël a en effet transformé la

(10) Phénomène amplifié dans les dernières décennies du XIX^e siècle par la politique anti-religieuse de la III^e République, d'ailleurs consciente de l'atout que représentaient ces congrégations pour l'influence de la France – d'où la fameuse formule de Gambetta, « *L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation* ».

(11) Henry LAURENS, *La Question de Palestine*, t. I, op. cit.

(12) Réminiscence de son tropisme initial nord-américain, quand il recherchait le « passage du Nord-Ouest ».

(13) C'est alors qu'est fondée l'Œuvre d'Orient – initialement « Œuvre des écoles d'Orient », malheureusement plus que sollicitée depuis le début de notre décennie pour soulager les communautés chrétiennes autochtones. Son symbole, la croix de Jérusalem, orne l'église et le cloître de Saint-Onuphre sur les pentes du Janicule – siège religieux de l'Ordre du Saint-Sépulcre, d'où l'écrivain aimait contempler Rome, comme en témoigne une plaque désormais à nouveau lisible grâce aux soins de l'ambassade de France près le Saint-Siège à l'occasion du présent colloque.

nature de la « question ». Avec le 11 septembre 2001, c'est une banalité de rappeler qu'on a basculé dans un monde encore différent dont la volatilité s'est aggravée : depuis 2003, avec l'intervention américaine en Iraq ; depuis 2011, début des « Printemps arabes » et de la crise syrienne ; depuis l'intervention franco-anglaise en Libye...

Ces épisodes se surimposent à une dimension plus ancienne, exacerbée depuis 1973 par la guerre du Kippour : les énormes réserves d'hydrocarbures du Moyen-Orient et les leviers dont disposent ainsi les pays du Golfe et de la Péninsule arabique vis-à-vis d'un Occident très dépendant de ses approvisionnements énergétiques. A l'époque de Chateaubriand, le seul enjeu de la Péninsule était le contrôle des lieux saints de l'Islam, que l'Égypte de Mehemet Ali réussit à soustraire quelque temps à l'emprise des Wahhabites – lesquels parvinrent au XX^e siècle à en expulser définitivement la dynastie hachémite, qui reçut en compensation les trônes d'Iraq et de Jordanie grâce à l'entremise des Anglais.

Ainsi, l'Orient que découvre Chateaubriand en 1806 est encore bien immobile en regard des drames et bouleversements en série qu'il s'apprête à connaître sous l'effet des germes de mutation semés par Bonaparte, mais aussi par les tsars de Russie, déjà très entreprenants au XVIII^e siècle en Méditerranée, et par la Grande-Bretagne, qui veillait à préserver ses communications avec l'Inde, se heurtant tantôt à une France qui entendait dépasser ses inhibitions initiales en Méditerranée, tantôt à un Empire russe tenté de repousser ses frontières tous azimuts, à commencer par le Sud – avec une suspicion récurrente de collusion franco-russe qui, déjà, n'avait pas échappé à Chateaubriand lors d'un de ses ultimes entretiens avec Castlereagh (14).

L'ORIENT, ECHO LITTÉRAIRE AUX POSITIONS POLITIQUES DE L'ÉCRIVAIN

Couvrant les champs poétique, romanesque, religieux, politique, diplomatique, l'Orient figure aussi parmi les clefs d'accès à l'œuvre et à la vie de Chateaubriand. Ainsi, l'*Itinéraire*, initiateur du « Voyage en Orient » au XIX^e siècle, s'inscrit dans une géographie prise entre fiction et réalité, écriture et expérience, politique et littérature, mais aussi dans une perception et une vision des sociétés rencontrées qui dépassent la simple relation de voyage.

Ce papier ne prétend pas à une analyse littéraire, ni même à rappeler les liens bien connus ou les harmoniques entre l'*Itinéraire* et *Les Martyrs* ou d'autres œuvres de Chateaubriand (15). Il s'agit plutôt de suggérer combien les positions prises par le diplomate et le politique puisent dans un terreau sensible et un cheminement personnel qui leur donnent une force affective,

(14) Cf. *MOT, Lord Londonderry*, comme le désigne l'écrivain.

(15) J.-C. BERCHET, *Chateaubriand*, Gallimard, Paris, 2012, pp. 428-429 et 439.

une éloquence, une séduction concourant à son pouvoir visionnaire et à ses accents prophétiques.

L'Orient, image inversée de l'Occident

Comme voyageur et écrivain, Chateaubriand décrit une courbe qui le mène en premier lieu vers l'Occident, où s'opéra sa première grande expérience initiatique (1791-1792), puis vers l'Orient, où il effectua, beaucoup plus tard (1806-1807), un pèlerinage (16). Comme en écho et par prémonition, il avait déjà indiqué, dans le *Génie du Christianisme* (17) : « *Il n'y a dans les temps modernes que deux beaux sujets de poème épique, les Croisades et la Découverte du Nouveau Monde* ». Occident et Orient : un couple insécable aux yeux de l'écrivain.

L'*Itinéraire* peut apparaître comme le pendant du *Voyage en Amérique*, la mise en scène dans l'aventure personnelle de l'écartèlement matriciel des Temps modernes où le basculement 1453-1492 prend tout son sens : la découverte de l'Amérique s'inscrit dans le prolongement de la perte des marches de l'Europe – et des ces routes de la soie qui retrouvent aujourd'hui une brûlante actualité –, voies d'accès qu'il faudra bien reconquérir.

Sur un autre registre, dans une transposition théâtrale aux accents parfois épiques, l'écrivain suggère des parallèles entre ses voyages et la campagne de Bonaparte en Egypte puis en Syrie. Quand ce dernier, sur le navire amiral *L'Orient*, croise au large d'Alexandrie, Chateaubriand ne peut réprimer une allusion à son propre passage dans ses parages. De même en Syrie : « *Après m'être guidé sur les traces encore récentes de Bonaparte en Orient, je suis ramené quand il n'est plus à repasser sur sa course. Saint-Jean était défendu par Djezzar le Boucher, Bonaparte lui avait écrit de Jaffa [...]* » (18).

Le jeu de miroirs de Chateaubriand avec Bonaparte, entre Orient et Occident, s'achève sur une note forcée qui prêterait à sourire si elle ne témoignait d'un sens incontestable de l'auto-dérision : « *Je quittai l'Angleterre quelques mois après que Napoléon eut quitté l'Égypte ; nous revînmes en France presque en même temps, lui de Memphis, moi de Londres : il avait saisi des villes et des royaumes ; ses mains étaient pleines de puissantes réalités ; je n'avais encore pris que des chimères. Que s'était-il passé en Europe en l'absence de Napoléon ?* » (19). Malgré son allure facétieuse, la scène reprend une tournure épique pour déboucher finalement sur un parallèle grave avec les évolutions stratégiques et diplomatiques en Europe.

(16) Dualité mise en relief par Olivia SANCHEZ, « Souvenir de soi et merveilleux chrétien », in *Chateaubriand en Orient. Itinéraire de Paris à Jérusalem (1806-1807)*, Catalogue de l'exposition organisée à la Vallée-aux-Loups, pp. 171-188.

(17) François-René de CHATEAUBRIAND, *Le Génie du Christianisme*, in *Essai sur les Révolutions – Génie du Christianisme*, Gallimard, Paris, 1978, p. 629.

(18) *MOT*, t. I, livre XIX, chap. 16, p. 917.

(19) *MOT*, t. I, livre XX, chap. 1, p. 933.

***Un voyage plus philosophique que pittoresque,
comme une tentation de conte politique***

Au sens littéral, l'*Itinéraire* se veut récit d'un pèlerinage à dimensions multiples : vers la Grèce occupée, enchaînée et meurtrie ; vers la Terre Sainte, elle-même triste et dévastée ; vers les côtes africaines de la Méditerranée qui, tout naturellement, conduisent Chateaubriand de la Palestine à l'Égypte, à Tunis et, finalement, à l'Espagne. Et l'étape espagnole, outre son sens personnel pour celui qui brûle de rejoindre Nathalie de Noailles à Cadix, c'est un rendez-vous avec les fantômes de l'Andalousie, comme si l'auteur des *Aventures du dernier Abencérage* se coulait dans le rôle inversé d'un Aben-Hamet. C'est une « *circumambulation* » aux harmoniques religieuses et littéraires, comme le suggère la préface de 1826 – remarquable introduction à notre propos dans sa diversité, ouverture dans un sens musical à cette symphonie de l'Orient.

Bien que se voulant pionnier, Chateaubriand s'inscrit aussi dans une tradition déjà établie qu'il ne manque pas de cultiver, se référant à ses devanciers et faisant montre d'un investissement documentaire indiscutable. Avec une modestie affectée, il suggère qu'on considère l'*Itinéraire* comme un simple guide pour voyageurs, bien que combinant notations pittoresques et remarques érudites, considérations politiques et réflexions sur la marche du monde. Ce genre toujours très vivace dépasse le récit littéraire de voyage pour s'inscrire dans une veine politico-philosophique illustrée aujourd'hui par des écrivains-voyageurs, tels que Sylvain Tesson, voyageur-écrivain devenu écrivain-voyageur, dont le succès rassure quant aux goûts du public d'aujourd'hui.

Précolonial, l'orientalisme de Chateaubriand n'est pas si novateur ni si puissant que celui de bien d'autres artistes, écrivains ou peintres. C'est une coloration que d'aucuns adopteront avec plus d'engagement, notamment Flaubert et, bien sûr, Delacroix. A partir de Chateaubriand toutefois et avec bien d'autres voyages en Orient (20), se développe un attrait, une vogue de l'Orient qui englobe l'Afrique du Nord à partir de la prise d'Alger, ce qui lui donne une tout autre tonalité à nos yeux.

Permanences, répétitions, restaurations

Hanté par l'abaissement de la France et son peu de poids dans les affaires internationales à la suite du Congrès de Vienne, Chateaubriand se plaît à retrouver des témoignages de sa grandeur dans son périple en Orient. Ainsi en Grèce : « *J'aimais à retrouver les traces de l'honneur français dès mes premiers pas dans la véritable patrie de la gloire, et dans le pays d'un peuple qui fut si bon juge de la valeur. Mais où ne retrouve-t-on pas ces traces ? A Constantinople, à Rhodes, en Syrie, en Égypte, à Carthage, partout où j'ai abordé, on m'a montré le camp des Français, la tour des*

(20) Cf. Jean-Claude BERCHET, *Le Voyage en Orient. Anthologie des Voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Robert Laffont, 2005.

Français, le château des Français : l'Arabe m'a fait voir les tombes de nos soldats, sous les sycomores du Caire ; et le Siminole, sous les peupliers de la Floride » (21).

Chez Chateaubriand, les Croisades apparaissent comme une période éminemment française en Orient. Le chevalier du Saint Sépulcre contemple avec une vive émotion les tombeaux des rois francs de Jérusalem, Godefroy de Bouillon et Baudouin : « *Ces cendres sont des cendres françaises et les seules qui soient ensevelies à l'ombre du Tombeau de Jésus-Christ. Quel titre d'honneur pour ma patrie !* » (22).

Voyage en Orient et Départ pour le Levant renouent aussi avec un ancrage plus fondamental : « *Lorsqu'en 1806 j'entrepris le voyage d'outre-mer* (23), *Jérusalem était presque oubliée ; un siècle antireligieux avait perdu mémoire du berceau de la religion ; comme il n'y avait plus de chevaliers, il semblait qu'il n'y eût plus de Palestine. Le dernier voyageur dans le Levant, M. le comte de Volney* (24), *avait donné au public d'excellents renseignements sur la Syrie, mais il s'était borné à des détails généraux sur la Judée. [...] Jérusalem, d'ailleurs si près de nous, paraissait être au bout du monde* » (25).

Voyage au bout d'un « autre » monde, plus éloigné dans le temps que dans l'espace : « *Je suis en quelque façon le dernier visiteur de l'empire turc dans ses vieilles mœurs* » (26). Un monde agonisant en quelque sorte, en Orient comme en Occident : « *Je suis comme le dernier témoin des mœurs féodales* »...

Constat des méfaits du despotisme ottoman

Le voyage en Orient donnera aussi à l'écrivain-voyageur matière à observation et à réflexion politiques. Chateaubriand se veut témoin des souffrances des populations opprimées par le pouvoir ottoman, notamment les Grecs. *L'Itinéraire* comme les *Mémoires* en offrent diverses illustrations, sur un ton peu amène qui apparaît bien éloigné des convenances de langage d'aujourd'hui. La culpabilité post-coloniale n'avait pas encore fait son œuvre.

La comparaison entre la décadence des Arabes et l'ascension des Amérindiens tient plus de la référence philosophique d'inspiration rousseauiste que de l'observation *stricto sensu* : « *Tout annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation, tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage* ».

(21) François-René DE CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (désormais *Itinéraire* dans ces notes), Folio, p. 96.

(22) *Ibid.*, p. 351.

(23) Préface de *l'Itinéraire*, 1826.

(24) Dans *l'Itinéraire*, Chateaubriand se réfère particulièrement à son *Voyage en Syrie* (1787), grand classique du genre, chez un auteur dont les travaux restent fondamentaux en matière de critique historique.

(25) Préface de *l'Itinéraire*, *op. cit.*, p. 68 et note p. 631 : « outre-mer », qualifie le pèlerinage au Moyen Age.

(26) *MOT*, t. I, livre XVIII, chap. 4, « Réflexions sur mon voyage ».

L'Arabe reste crédité des délicatesses de « *cet Orient d'où sortirent tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions* » (27).

La critique par Chateaubriand des méfaits du despotisme est en revanche plus radicale et s'adresse autant au monde turc ou ottoman et à ses racines mongoles qu'à l'Islam et au Coran, qui non seulement cultivent la polygamie et tolèrent l'esclavage, mais découragent l'initiative et favorisent le laisser-aller, la mauvaise administration.

Ainsi, l'écrivain-voyageur, le poète, l'historien inspirent le politique et le diplomate et nourrissent ses réflexions. Cela est si vrai que la *Note sur la Grèce* figure en introduction de l'édition originale de l'*Itinéraire*. La complexité de ces liens mériterait une analyse plus littéraire que politique, qui nous entraînerait loin du cadre délibérément politique de ce papier (28).

L'HOMME POLITIQUE ET LE DIPLOMATE
FACE AUX AFFAIRES D'ORIENT

Comme on l'a vu, pour l'écrivain comme pour ses contemporains, l'Orient s'identifiait bien avec l'Empire ottoman, c'est-à-dire avec les trois quarts des rivages méditerranéens, dominés par la Sublime Porte. Demeurée sous le joug ottoman, la Grèce était ainsi en Orient et allait constituer jusqu'à son indépendance, en 1830, le point focal de la *Question d'Orient*, avec en filigrane les ambitions russes sur les principautés danubiennes et les inquiétudes anglaises et autrichiennes face aux ambitions de Saint-Pétersbourg.

Or, comme le relève Chateaubriand, au cours de la campagne d'Italie, Bonaparte avait déjà été approché par une délégation de Grecs souhaitant le sensibiliser à leur cause : « *Bonaparte écrit au chef des Maïnotes : 'Les Français estiment le petit, mais brave peuple qui, seul de l'ancienne Grèce, a conservé sa vertu, les dignes descendants de Sparte, auxquels il n'a manqué pour être aussi renommés que leurs ancêtres que de se trouver sur un plus vaste théâtre'* » (29). Familier de la duchesse d'Abrantès (30), Chateaubriand n'ignorait pas les liens du général en chef avec la communauté grecque, côtoyée à Cargèse tout au long de son enfance corse.

A l'aube du XIX^e siècle, l'Empire ottoman apparaissait encore comme un môle de stabilité, bien administré et rassurant, qu'il valait mieux préserver par respect pour l'ordre légitime et par souci de stabilité. Les fissures apparues avec l'éveil des nationalités, largement liées à la propagation des idéaux de liberté de la Révolution française, eurent pour contrecoup une

(27) *Itinéraire*, pp. 332-333.

(28) Cf. Chateaubriand, *le voyageur et l'homme politique*, Catalogue de l'exposition qui, à la Bibliothèque nationale, clôtura l'année du bicentenaire, 1969.

(29) *MOT*, t. I, livre XIX, chap. 12, p. 897.

(30) Née Laure Permont et descendante par sa mère des Stephanopoli de Connène – dont le tombeau domine toujours la chapelle des Grecs dans les environs d'Ajaccio –, une communauté issue de l'empire de Trébizonde et installée en Corse par le Sénat de Gênes, fixée à Cargèse où le comte de Marbeuf recevait fréquemment la famille Bonaparte.

répression plus dure par la Porte et une exacerbation de ce qu'elle était censée endiguer.

A sa manière, l'évolution de Chateaubriand illustre assez bien comment l'Europe fut sensible à une cause devenue plus explicitement religieuse, tout en conservant l'inspiration libérale d'un mouvement d'autodétermination nationale. Elle se trouvait ainsi prise dans les incohérences inévitables provoquées par le souci de préserver les équilibres atteints en 1815. Ayant soutenu le rétablissement de l'ordre par les armes en Italie et en Espagne, la Sainte-Alliance, à commencer par le tsar de Russie, le plus fervent militant de l'ordre établi, allait devoir s'accommoder de la nécessité de frayer avec une mouvance liée aux cercles francs-maçons et *carbonari*, tels que ceux de l'Hétairie, présente au sein même de l'Empire russe.

Lors du Congrès de Vérone (octobre-novembre 1822), peu avant de prendre la tête de la diplomatie française, l'écrivain avait pu mieux se familiariser avec les affaires de Grèce, tout comme avec la politique du Tsar envers l'Empire ottoman. Dans l'ouvrage qu'il consacre à cette négociation (31), Chateaubriand précise qu'alors « *les démêlés de l'Orient entre la Russie et la Porte* » ne sont qu'un point de l'ordre du jour, marginal pour la France, surtout préoccupée par une éventuelle intervention en Espagne. S'y ajoutaient « *les troubles de la Grèce* », dont les députés « *n'étaient point admis au congrès ; simples pétitionnaires, ils tâchaient d'émouvoir les potentats* » (32). La France devait se contenter d'assister aux tractations sur l'Orient par l'entremise de son ambassadeur à Vienne.

Pour le futur ministre, le constat était consternant : la France, marginalisée et réduite à se concentrer sur l'affaire d'Espagne, les Grecs étant considérés comme de simples « *solliciteurs* », doit se contenter d'approuver « *la modération de la Russie dans ses démêlés avec la Porte* ». Pourtant, l'opinion publique en Europe commence à s'émouvoir « *du retour pur et simple des Chrétiens grecs sous le joug de l'oppression et de la barbarie des Turcs* ». Les plénipotentiaires français devant se borner à « *offrir de seconder de tous les moyens de la France les propositions qui seraient faites par la Russie, dans l'intérêt des ménagements dus à son honneur et des garanties à obtenir par la chrétienté réunie, en faveur des Chrétiens soumis à la domination des Turcs* » (33).

Resté sur place après le départ de son ministre, Chateaubriand peut enfin se mêler de grande politique lors d'entretiens avec le tsar Alexandre I^{er} : « *Vous, monsieur le vicomte de Chateaubriand, que pensez-vous sur cette question ? [...] Le monde civilisé est en péril. Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, française, russe, prussienne, autrichienne ; il n'y a plus*

(31) Le *Congrès de Vérone*, qui est en fait un fragment détaché des *MOT*, était destiné à être publié avant la mort de l'écrivain afin de donner une juste idée de la diplomatie de la Restauration, injustement décriée à ses yeux.

(32) François-René DE CHATEAUBRIAND, *Congrès de Vérone. Guerre d'Espagne. Négociations. Colonies espagnoles*, Delloye & Acquéreur / Brockhaus & Avenarius, Paris/Leipzig, 1838, t. I, livre XIII, pp. 73-74.

(33) *Ibid.*, livre XVIII, pp. 95-97.

qu'une politique générale qui doit, pour le salut de tous, être admise en commun par les peuples et par les rois. C'est à moi à me montrer le premier convaincu des principes sur lesquels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est présentée : le soulèvement de la Grèce. Rien sans doute ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie ; mais j'ai cru remarquer dans les troubles du Péloponnèse le signe révolutionnaire. Dès lors, je me suis abstenu » (34).

Tel est le constat initial de l'écrivain : le conservatisme politique néglige la juste cause de la libération d'un peuple opprimé. La France est encore abaissée et n'a guère voix au chapitre. Il n'est pas sûr qu'il ait lui-même alors accompli sa propre mutation.

Devenu ministre peu après (décembre 1822-juin 1824), Chateaubriand se consacre prioritairement, au printemps 1823, au rétablissement de la légitimité bourbonnienne en Espagne grâce à une expédition militaire. Evincé de son poste un an plus tard, il devient l'un des plus zélés protagonistes du philhellénisme.

C'est au moment où il prend ses fonctions à Rome que son ministre, M. de La Ferronnays (35), lui demande un mémoire sur l'Orient (1828), qui paraît comme en écho de la *Note sur la Grèce* (1824) (36). Les opérations du corps expéditionnaire français du général Maison en Morée sont un succès, avec un soutien maritime anglais, alors que les opérations russes aux confins danubiens, dans le Caucase et au-delà, sont aussi en bonne voie (victoire de Varna), les trois signataires du Traité de Londres (6 juillet 1827) ayant au préalable anéanti la flotte turco-égyptienne le 30 octobre 1827 à Navarin (37) – tuant ainsi dans l'œuf une répression où on anticipait alors les excès de troupe nubiennes dans le Péloponnèse.

Préscience ou simple adéquation à son époque, Chateaubriand a très bien compris ce qui, avec le recul, apparaît comme au cœur du sujet : le rôle central de la Russie. Or, comme on l'a vu, la Question d'Orient fut initialement le résultat d'une politique d'expansion territoriale et maritime russe aux dépens de l'Empire ottoman, couplée avec une reconquête chrétienne, surtout orthodoxe et slavophile. Dans son mémoire, Chateaubriand déplore le prétendu « *équilibre* » européen reposant depuis 1815 sur un abaissement de la France. Il démontre pourquoi une alliance franco-russe serait la seule voie sage, alors qu'une alliance avec l'Angleterre et l'Autriche serait « *un marché de dupes pour la France, qui*

(34) *Ibid.*, livre XXXIII, p. 221.

(35) Les deux hommes entretiennent déjà une forme de connivence à ce sujet, puisque le ministre de 1828, ambassadeur en Russie en 1823, correspondait alors avec Chateaubriand, ministre, sur la proximité de ses analyses avec celles du tsar Alexandre I^{er}.

(36) Références in *Itinéraire*, *op. cit.*, note 72, p. 632. L'ensemble du corpus relatif à cette question est diffus, parfois confus : cf. *MOT*, t. II, livre XXIX, chap. 19, pp. 227-248. Cf. aussi la reproduction à l'identique dans *MOT*, t. I, livres XVIII et XXIX.

(37) Dernière bataille navale de la marine à voile, gagnée presque par inadvertance grâce à l'initiative de l'amiral français, en dépit des recommandations de prudence des trois capitales.

n'a rien à redouter de Saint-Petersbourg » et ne recherche que des garanties de sécurité (38).

Chateaubriand perd le sens des réalités lorsqu'il croit pouvoir suggérer un gain sur la rive gauche du Rhin « *de Strasbourg à Cologne* » – position que le cabinet Polignac fera sienne –, ainsi que des positions insulaires en Grèce (Corfou), qui se révéleront elles aussi intenables.

Plus fondamentalement, fidèle au jugement porté depuis son voyage en Orient, la position de Chateaubriand repose sur une analyse lucide et visionnaire des évolutions possibles au sein du monde arabo-musulman. Il critique ouvertement ce qu'on appellera plus tard la coopération, dont il a bien compris que cette « *erreur suicidaire* » reviendrait à armer nos ennemis après les avoir formés à l'usage de nos technologies, civiles comme militaires : loin de « *civiliser la barbarie* », l'Europe introduirait cette dernière au cœur de la civilisation, tel un cheval de Troie...

La dimension catholique (39) de l'engagement chrétien de Chateaubriand n'est pas pour surprendre mais ne peut que se heurter à l'expansionnisme slave, dont l'un des moteurs principaux est la solidarité orthodoxe. D'où, bien sûr, une inquiétude devant la montée en puissance de la Russie, dont « *la pauvre Pologne* » fit les frais. Chateaubriand regrette de la voir dépecer par la Prusse et la Russie sans que les autres pays européens s'en émeuvent, elle qui fut « *un rempart héroïque* » contre les assauts des Ottomans.

Par ailleurs, avec la crise grecque, se met en place un mécanisme devenu familier par la suite : oppression, révolte, répression, intervention. Le « *devoir d'ingérence humanitaire* » se fait peu à peu jour. Chateaubriand fut un des premiers à le formuler sans ambages. On n'a fait que réinventer récemment cette formule. C'est tout à l'honneur de la France.

C'est alors l'intellectuel engagé, le journaliste et chroniqueur déterminé à mobiliser les responsables politiques qui s'investit, combinant avec conviction morale et diplomatie – étrange modernité là encore ! Pour cela, il avait fallu surmonter un blocage de taille aux yeux d'un « *conservateur* » affiché, beaucoup plus progressiste qu'on ne le pense trop souvent (40) : la nécessité de contester la légitimité d'un pouvoir en place et bénéficiant de l'onction de la longue durée. Or, pour Chateaubriand, il est des causes qui transcendent les clivages monarchiste-républicain, conservateur-progressiste. Celle des Grecs est de celles-là. Celle du christianisme aussi. Soutenant le mouvement philhellène, l'écrivain fait montre d'un engagement d'intellectuel parisien et européen où s'investissent aussi ses

(38) Dans ses entretiens avec Alexandre, l'écrivain va même jusqu'à concevoir que la Russie prenne la tête d'une sorte de croisade : « *Si vous voulez aller à Constantinople, entrez avec les puissances chrétiennes dans un partage équitable de la Turquie européenne* » (*Congrès de Vérone...*, *op. cit.*, t. I, livre LI, p. 370). Cette position est loin de faire l'unanimité, comme le montre la pétition du député Adrien Féline en 1829, « *Les événements de l'Orient et la guerre par laquelle la Russie menace l'indépendance de l'Europe* ».

(39) Préface des *Etudes historiques*, in *MOT*, t. II, appendices, pp. 1 500-1 503.

(40) Henry ZIPPER DE FABIANI, « Chateaubriand », *Dictionnaire du Conservatisme*, Cerf, 2017, pp. 188-190.

aspirations libérales, au point de surmonter le hiatus alors naturel entre diplomatie et politique intérieure.

Autre transgression : la cause philhellène, somme toute humanitaire, conduit-elle à rechercher le démantèlement de l'Empire ottoman ? Chateaubriand glisse vers des positions plus radicales. Il s'agit de savoir si la diplomatie française, se départant de sa position du siècle des Lumières « *plus prudente, plus sensible à la stabilité qu'apportait l'Empire ottoman dans toute cette région du monde* », s'en tenait à « *la doctrine de la préconisation des réformes et de l'assistance à ceux qui souhaitaient à Istanbul les mener à bien* » ou bien, « *comme Bonaparte et Talleyrand, en 1798* », adoptait « *le point de vue interventionniste de Volney* ». Chateaubriand se retrouvera « *sur la même ligne de pensée que l'auteur des Ruines* » (41).

Une fois surmontées les préventions initiales de la Sainte-Alliance envers les conséquences de l'éveil des nationalités initialement perçu comme une extension de la fièvre révolutionnaire, les Français, comme les Anglais et même bientôt les Russes commencèrent à en percevoir les avantages, avec la crainte toutefois, à Londres, d'une collusion franco-russe (42) dont on a vu qu'elle n'était pas une vue de l'esprit.

Contrairement à certaines idées reçues, Chateaubriand montre ici le sens profond de ses hésitations ou variations entre son royalisme et son républicanisme : en 1825, membre actif du Comité grec (43), l'écrivain regrette que la Grèce « *libre du joug de l'islamisme* », devienne « *au lieu d'une république fédérative, comme je le désirais, une monarchie bavaroise* ».

Sans surprise, dans un même mouvement, ses positions sur la diplomatie et en politique intérieure se rejoignent en s'appuyant sur son sens du mouvement de l'Histoire.

* *

*

Derrière l'écrivain, le diplomate n'est jamais loin et l'homme politique n'oublie jamais qu'il est écrivain. Plus écrivain-diplomate que diplomate-écrivain, Chateaubriand est en quête d'une illustration d'un ordre supérieur à la gloire littéraire, comme si cette dernière n'était qu'un marche-pied vers quelque gloire plus absolue. Les questions relatives à l'Orient fournissent une des clefs du rapport complexe et paradoxal qu'entretenait Chateaubriand avec sa double vocation littéraire et politique, au point de s'emporter quand un thuriféraire avait l'outrecuidance de le réduire à sa

(41) Guy BERGER, « L'Orient au temps du voyage de Chateaubriand », in *Chateaubriand en Orient, op. cit.*, pp. 31-52. Ce panorama historique très complet et documenté présente un état de la question à l'époque où Chateaubriand entreprend son périple oriental et introduit à l'essentiel des problématiques de cette époque.

(42) *MOT*, t. II, livre XXVII, chap. 1, Ambassade à Londres, Entretien avec Lord Londonderry, crainte anglaise d'une alliance franco-russe, et note 9, p. 1 057.

(43) *Ibid.*, t. I, livre XVIII, chap. 9, pp. 144 et suiv.

dimension littéraire (44). Il ne pouvait prévoir que son nom s'attacherait moins à la libération de la Grèce que celui de Lord Byron.

Judicieusement, le thème du colloque de Rome commémorant la naissance de Chateaubriand place l'Europe au cœur des réflexions. Après la fin des empires, deux guerres mondiales puis une guerre « froide » de près d'un demi-siècle, les soubresauts qui agitent le monde arabo-islamique dans un contexte de mondialisation, certaines questions soulevées par Chateaubriand ressurgissent au cœur de nos réflexions.

Si l'Europe d'aujourd'hui se retrouve face à un « Orient » bien différent de celui qu'a connu l'écrivain, ce dernier pouvait déjà percevoir des constantes qui gardent leur pertinence : le lien entre liberté d'expression et stabilité ; le respect des droits de l'homme et une esquisse de devoir d'ingérence ; le rôle central de la Russie, que les Occidentaux ont semblé redécouvrir avec l'annexion de la Crimée puis l'intervention en Syrie.

Même ancré dans son siècle comme il le fut, Chateaubriand reste notre contemporain. Son regard sur le mouvement de l'Histoire engerbe la courbe du temps. Visionnaire avec des accents parfois prophétiques, son analyse trouve des échos singulièrement actuels.

(44) Cf. le témoignage de John Petit-Senn rapporté par Jean-Paul CLÉMENT, *Chateaubriand*, Flammarion, Paris, 1998, p. 209, puis par Bernard DEGOUT, *Je ne suis plus que le Temps. Essai sur Chateaubriand*, Fayard, Paris, 2015, pp. 19 et suiv.